

"MEDIUM", PARIS,

N° 3, MAY 1954

L'AFFAIRE GURDJIEFF

FORCE ET FAIBLESSE
de la
VOLONTÉ DE PUISSANCE



Partant du refus de la condition dérisoire faite à l'homme par les contraintes de toute nature, le surréalisme est recherche passionnée des « pouvoirs de l'esprit », tentative sans précédent de les lui restituer. L'idée que les limites imposées à toute expression peuvent être abolies grâce à des méthodes appropriées le guide dans le domaine de la poésie qui est spécifiquement, mais non de façon restrictive, le sien. Dans la vie, il s'agit également pour lui de faire jouer les ressorts secrets de l'être, afin de changer cette vie, qui ne nous est en quelque sorte que concédée, en une vraie vie, digne enfin d'être vécue.

Il semble que les disciplines occultes partent d'un refus analogue de s'accommoder de la misère de notre condition. C'est essentiellement à ce titre que leurs multiples expressions peuvent susciter notre intérêt. Toutefois, les moyens mis en œuvre par l'expérience ésotérique, aussi bien que les fins ultimes qu'elle s'assigne, restent par définition voilés à qui ne saurait prétendre en ce domaine à une qualification initiatique. Les auteurs s'accordent en général sur ce point.

Mon propos concerne d'ailleurs un cas particulier par rapport à l'ensemble de ces problèmes. L'« enseignement » de George Ivanovitch Gurdjieff, ses répercussions sur la pensée contemporaine ne constituent sans doute qu'un aspect d'un phénomène beaucoup plus large et plus complexe. Dans la lutte qui, au sein de la conscience de ce temps, oppose et mêle tour à tour les exigences de plus en plus brutales du monde « profane » et la nostalgie du « sacré », l'affaire Gurdjieff n'a peut-être qu'une valeur d'épisode. Les circonstances mêmes qui l'entourent, le nombre et la qualité de ceux qui y ont participé, son insertion spectaculaire dans la société contemporaine, les graves accusations enfin qui pèsent sur la personne même de Gurdjieff, tout cela nécessite un examen que la publication du livre de Louis Pauwels : « Monsieur Gurdjieff » (Ed. du Seuil) ne nous permet pas de différer.

Gurdjieff ne s'est pas borné à enseigner une doctrine. Certains contestent à celle qu'il professa toute valeur « ésotérique ». Nous serions bien incapables d'en décider. Qu'il nous soit permis de penser toutefois que les « Fragments » qu'en a révélés Ouspensky ne contredisent pas sur bien des points ce que des esprits autorisés donnent pour l'expression de la sagesse « traditionnelle ». On trouve en particulier dans Ouspensky une explication de la nécessité de garder secrète la connaissance véritable qui paraît s'accorder avec celle qu'en a pu fournir un alchimiste contemporain. Mais on peut également se demander, comme nous y invite cet alchimiste, si la qualité de maître ne doit pas être déniée à Gurdjieff, pour la raison qu'un maître authentique, au sens ésotérique du terme, ne saurait recruter un tel nombre de disciples, moins encore les choisir en fonction de leur situation sociale. L'essentiel, cependant, est que Gurdjieff, quelle que soit sa sincérité, propose à partir de 1923 une expérience à la fois physique et mentale et qu'il se trouve de nombreux intellectuels, non des moindres, pour la tenter.

A première vue, cette expérience n'a pourtant rien que de rebutant pour eux. On comprend que l'exposé d'Ouspensky ait pu les séduire : « A présent réfléchissez seulement à ceci; que peut savoir un homme qui dort? Si vous y pensez, en vous rappelant que le sommeil est le trait principal de notre être, aussitôt il deviendra pour vous évident qu'un homme, s'il veut réellement savoir, doit réfléchir avant tout aux façons de s'éveiller, c'est-à-dire de changer son être. » (Fragments d'un Enseignement inconnu.) On comprend beaucoup moins que ces mêmes personnes aient supporté, ou aient cru pouvoir supporter jusqu'au bout l'application pratique que tire Gurdjieff de sa propre théorie du réveil. Celui-ci ne fait appel ni aux facultés intellectuelles, ni aux connaissances de qui se livre à lui. Comment pourrait-il en être autrement? Ces facultés ne sont en effet qu'un des rouages de la rudimentaire machine qu'est l'homme non encore « changé » par Gurdjieff. Il ne s'agit donc nullement pour le disciple d'une expérience qui n'engage que son intelligence. Il s'agit d'une expérience que l'homme doit vivre « avec toute sa masse », sans la moindre illusion sur ses capacités, sans autre secours que celui de sa propre volonté (Gurdjieff s'emploie activement à seconder cette volonté), sans autre garantie que celle d'être plongé dans la plus complète insécurité. Le ciel ne vous aidera pas. L'entreprise n'a rien d'une œuvre charitable. « Vous, merdité », travaillez en grande hâte à vous créer un être permanent et durable, sans quoi vous aurez vécu et serez mort pour rien, vous n'aurez rien été. Piétinez ce que vous croyez être. Et pour commencer creusez des tranchées dans le parc du Prieuré d'Avon, brisez jusqu'à vos habitudes musculaires, faites la vaisselle et n'objectez rien.

Ce programme n'est pas du goût de tout le monde — non plus que du nôtre. Dirais-je cependant que la leçon qu'il comporte ne nous semble pas si détestable en soi? Donnée par un homme venu d'Orient, en un temps où les assises de la conscience occidentale chancellent, elle ne peut qu'être souverainement déplaisante aux directeurs de conscience patentés, en premier lieu aux chrétiens. N'enseigne-t-elle pas à l'homme qu'il doit être son propre dieu créateur ou ne pas être? Dans ces conditions, pourquoi cet homme-dieu aurait-il besoin de l'autre? Que des chrétiens, même hétérodoxes comme M. Pierre Shaeffler, aient tenté l'aventure en dit long sur

l'incapacité grandissante du christianisme à répondre à une certaine « demande » spirituelle. Mais cette leçon nous paraît salutaire à d'autres titres. L'audience qu'elle a reçue est une preuve supplémentaire que le sort de l'homme de ce siècle, pris entre un développement fabuleux des techniques — le plus souvent orienté dans le sens de la destruction — et une stagnation (donc en réalité une régression) de la conscience, ne relève pas de la compétence des doux humanitaires non plus que de celle des purs esprits. Elle nous rappelle que seules des méthodes de choc doivent avoir quelque chance de secouer l'apathie de la sensibilité et de l'intelligence de ce siècle. Elle nous permet enfin de comprendre dans toute sa faiblesse, mais cette faiblesse n'est pas sans pathétique, certaines formes de la pensée actuelle. Force nous est de reconnaître en effet, à travers les témoignages recueillis par Pauwels, que cette pensée, en la personne d'un certain nombre de ses représentants, tient fort mal à l'épreuve.

On nous dira que nous n'y étions pas. Précisément. Qu'est-ce qui a pu pousser des hommes certainement non dépourvus de moyens à se mettre à la merci de Gurdjieff? Celui-ci n'avait pas de merci. Celui-ci n'avait que mépris pour l'homme. Mais cela n'explique pas que des écrivains ou des artistes aient toléré que Gurdjieff condamne en bloc toute expression (comme incapable de traduire autre chose que les erreurs subjectives d'un « idiot »), cela n'explique pas la résignation des disciples « épuisés par les terrassements et la terreur », comme l'écrit Denis Saurat, après une visite qu'il fit à Avon en 1923. C'est que, si je m'en tiens à l'analyse que Pauwels nous donne de son cas, le futur disciple était déjà convaincu de sa propre vanité, de son propre néant, avant même de connaître Gurdjieff. Il semble bien en effet qu'à l'origine de sa « vocation » pour les disciplines mentales de l'Enseignement existe une rupture de la personnalité, repérable au niveau de la conscience, mais qui doit se prolonger beaucoup plus profondément dans le psychisme. Il ne suffit pas qu'un Monsieur, fût-il Monsieur Gurdjieff, vous affirme que vous n'êtes qu'une machine en plus ou moins bon état de marche, pour qu'on en soit aussitôt intimement persuadé. Il faut pour cela qu'à l'effondrement des valeurs sur lesquelles on se croyait en mesure de tableer corresponde, à l'intérieur de soi-même, un effondrement général, atteignant la notion même du moi. Cet effondrement, cet éparpillement du moi en un grand nombre de petits moi, les caprices de chacun engageant chaque fois la responsabilité de tous les autres, c'est ce que Pauwels nomme sa « tragédie », avant même qu'il fût entré dans les groupes.

« Mais j'avais alors la certitude absolue, précise Pauwels, que ma douleur de n'être pas, c'était à proprement parler la foi. » Non pas une foi confessionnelle quelconque, mais, si l'on peut dire, la foi à l'état pur, la foi qui n'a pas encore d'objet et qui, pour cette raison, n'en adoptera que plus totalement le premier qui lui paraîtra digne de l'être. Pauwels n'est pas le seul disciple de Gurdjieff à parler de cette nécessité, en abordant l'enseignement, d'avoir la foi. Paul Sérant affirme, lui aussi, « qu'on ne se consacre pas à une expérience de ce genre sans avoir, au départ, une certaine forme d'espoir qui ressemble bien à de la foi ». Nombre d'autres récits rassemblés par Pauwels révéleraient eux aussi à l'analyse l'intervention d'un acte de foi, lié à la crise psychologique et morale que traverse le futur disciple. A l'opposé, un D.-H. Laurence se refuse à « franchir le pas » qu'exige l'adoption des disciplines mentales de Gurdjieff. Il est vrai qu'il croyait lui-même en son « étoile » et ne vivait par conséquent pas l'effondrement intérieur dont nous avons parlé.

Le Docteur Young, qui prolongea son séjour au Prieuré d'Avon, afin, nous dit-il, de profiter de l'occasion unique qui lui était donnée d'observer, en tant que psychologue, une personnalité extraordinaire, admet que Gurdjieff dominait son entourage grâce à ses dons d'hypnotiseur, considérablement développés par des études et des expériences. Il est vraisemblable toutefois que ces pouvoirs hypnotiques n'auraient pu retenir très longtemps sous la coupe de Gurdjieff des esprits résolus à assumer, dans les limites les plus étroites qu'on voudra, leur propre direction. Le livre de Pauwels nous montre, sous un jour parfois tragique, ce que Gurdjieff fit de ceux qui s'en remirent ainsi à lui du soin de leur propre destinée. A travers ces témoignages, peut-on comprendre Gurdjieff lui-même? L'image qu'ils nous en offrent, forcément déformée, est aussi déformante. Ils nous invitent en effet à voir surtout en Gurdjieff ce que l'angoisse et la résignation de ses disciples ont fait de lui. C'est là leur limitation. Pierre Shaeffer définit Gurdjieff comme un « dangereux aventurier » qui « ne demande pas seulement notre temps et notre argent, mais nos forces vives, notre énergie psychique pour des fins que nous ignorons et dont il prend les risques en dépit de toute prudence ». Soit. Mais on demande comment cet « aventurier » aurait pu n'être pas très dangereux dès lors qu'une bonne partie de l'intelligentsia d'Amérique et d'Europe se mettait en devoir de lui fournir, pour des fins qu'elle ignorait, son temps, son argent, ses forces vives, son énergie?

Il serait séduisant de penser que, comme Paul Sérant en émet l'hypothèse, Gurdjieff ait choisi de jouer, par rapport à la pensée contemporaine, le rôle d'un provocateur de grand style. Son humour, des plus noirs, et qui n'est pas sans rapport avec celui des maîtres du Zen, son iconoclasie, auprès de laquelle celle de Nietzsche paraît « provinciale », ainsi que l'écrit M. G. Munson, donnerait à l'entreprise de Gurdjieff le caractère d'une entreprise de salubrité publique. Mais d'aucuns prétendent que, loin d'avoir mis en une telle œuvre sa secrète ambition, il fut tout au contraire un des inspirateurs du totalitarisme hitlérien. Nous manquons des preuves suffisantes pour en acquiescer la certitude. Quoi qu'il en soit, et pour nous en tenir à la seule activité de Gurdjieff sur laquelle nous possédons de nombreux documents, celle qu'il mena pendant plus de vingt ans dans les milieux intellectuels français, anglais et américains, il faut interpréter comme un grave signe des temps que cet homme ait pu imposer, avec quelque apparence de succès, la volonté de puissance comme seul impératif moral à de nombreux esprits. Pour nous, qui ne cherchons ni à accabler Gurdjieff, ni à l'innocenter de crimes qui restent à prouver, c'est à la révolte que nous continuerons à en appeler, à la révolte profonde, spontanée, qui, elle aussi, doit être vécue « dans toute notre masse » et relève à l'origine, tout comme l'expérience Gurdjieff, non de la théorie, mais de la pratique de la vie. C'est encore, pensons-nous, notre seul moyen de lutter contre l'effroyable pression du monde et contre ceux qui nous offrent, afin de nous y soustraire, de commencer par ne plus être.

Jean-Louis BEDOUIN.

QUI FUT M. GURDJIEFF ?

Interview de Jacques BERGIER

"MEDIUM", PARIS, N° 3, MAY 1. 1954

Selon M. Jacques Bergier, d'étroits rapports auraient existé entre Gurdjieff et les principaux chefs hitlériens. L'intervention qu'il a faite à ce propos au cours de l'émission de Louis Pauwels consacrée à « Monsieur Gurdjieff » (Chaîne Nationale, 15 février 1954) nous a paru nécessiter un minimum de précisions. Nous les reproduisons ci-dessous telles qu'elles nous ont été fournies, sous l'entière responsabilité de leur auteur.

M. J. Bergier a publié : « In Memoriam : Howard Philipp Lovecraft » (1937), « Economie politique de l'Enfer » (1938), « Une Littérature différente ». Membre de l'Académie des Sciences de New-York, mais aussi spécialiste de la « science-fiction », il est actuellement co-rédacteur de la revue « Fiction ». Ancien déporté, il a joué un rôle important au procès de Rastatt.

Jean-Louis BEDOUIN. — Pourriez-vous me dire, tout d'abord, si vous avez eu avec Gurdjieff des contacts personnels ?

Jacques BERGIER. — J'ai rencontré Gurdjieff en 1937. Il m'est apparu aussitôt qu'il avait lu les mêmes ouvrages que moi et n'en savait pas plus. « Je vois que tu n'as pas besoin de moi », me dit-il.

J.-L. B. — Pouvez-vous citer quelques-uns de ces ouvrages ?

J. B. — Certainement. En premier lieu, « Le Visage Vert » de Gustave Meyrink, qui traite d'une série infinie d'états de conscience plus éveillés que celui de notre conscience ordinaire. Ensuite, des livres tels que « Om » et « There was a door » de Talbot Mundy, « The Sacred Symbols of Mu » de Churchward, « The 3 Hostages » de John Buchan, et aussi « The Secret Glory » de Arthur Machen. J'ai toujours considéré comme un mystère qu'aucun des disciples de Gurdjieff n'ait lu ces ouvrages et n'ait dénoncé l'imposture qui consistait, de la part de Gurdjieff, à donner pour un enseignement original, qui mieux est : occulte, ce qui pouvait se trouver dans des livres parfaitement accessibles.

J.-L. B. — Cependant, Gurdjieff lui-même ne s'en charge-t-il pas, répondant dans une interview accordée en 1923 à Denis Saurat que « la doctrine peut également se trouver dans certains livres » ? Ne faut-il pas admettre alors que Gurdjieff, plus encore qu'une doctrine, possédait des « pouvoirs », à commencer par un extraordinaire ascendant sur son entourage ?

J. B. — Je n'ai nullement ressenti cet ascendant, mais je vous accorde que cela ne prouve rien. Gurdjieff, en tout cas, ne m'a pas donné l'impression d'être capable de se priver, et c'est pour-

tant le b. a. ba de toute ascèse. Je ne crois pas non plus que Gurdjieff ait compris réellement un texte comme les stances des Dryan sur lequel se fondaient le groupe Thulé.

J.-L. B. — Quand vous rencontrez Gurdjieff en 1937, êtes-vous déjà informé de ses rapports avec ce groupe ?

J. B. — Je n'ai connu l'existence du groupe Thulé qu'en 1947.

J.-L. B. — Dans quelles circonstances ?

J. B. — Lors de recherches de criminels de guerre en Allemagne.

J.-L. B. — Savez-vous quel était le but que se proposaient d'atteindre les membres du groupe Thulé ?

J. B. — La possession du monde.

J.-L. B. — L'enseignement de Gurdjieff se présente comme le fruit d'une tradition ésotérique. Comment, selon vous, cette tradition et l'enseignement qui en découle seraient-ils compatibles avec une activité politique ?

J. B. — Je ne pense pas que Gurdjieff ait eu des connaissances ésotériques véritables. Il ne suffit pas d'aller au Thibet pour pénétrer les secrets de la tradition. Le livre de Gurdjieff : « Everything and all » me semble une mauvaise compilation. Un mot de Chesterton s'applique très bien à l'affaire Gurdjieff : « Le miroir fêlé ne porte pas malheur, mais les cerveaux fêlés portent malheur. » Nous avons affaire à une psychose collective, non à l'exercice de pouvoirs réels, émanant, pour reprendre une expression de John Buchan, d'une « centrale d'énergie ».

J.-L. B. — Pourtant, un grand nombre d'intellectuels sont allés vers Gurdjieff précisément comme vers une « centrale d'énergie ».

J. B. — Ils se trompaient. De même que Gurdjieff. L'erreur de celui-ci fut de croire que les mécanismes de l'homme sont très simples, et qu'en agissant selon des méthodes appropriées sur ces mécanismes tenus à tort pour rudimentaires, on pouvait obtenir d'extraordinaires résultats. En réalité, ces résultats ne sont jamais viables. C'est la raison cartésienne qui ramène ainsi l'être au simple jeu d'une mécanique. Mais pour la vraie sagesse le mécanisme de l'animal le plus humble est encore une chose très complexe, digne de la plus grande attention, du plus grand respect. Observez, parallèlement, que le nazisme se fonde sur un mépris radical de l'être humain. Il lutte systématiquement aussi contre toute forme de raison. L'enseignement officiel du III^e Reich décrète par exemple que la terre est

concave, et cette concavité fait l'objet de recherches au radar.

J.-L. B. — Qu'entendez-vous par « toute forme de raison » ? Vous venez pourtant de me dire que la raison cartésienne, loin d'aider au développement de l'être, tendait à le réduire à un simple mécanisme.

J. B. — La contradiction n'est qu'apparente. Je veux dire que le nazisme n'est pas tant irrationnel qu'anti-rationnel. Il s'est aussi bien opposé à la logique de A. de Korzybski qu'à la science officielle.

J.-L. B. — Puisque vous en êtes à la philosophie, que pensez-vous d'Ouspensky ?

J. B. — C'est un ignorant de bonne volonté, croyant sérieusement avoir découvert la quatrième dimension. Son livre est d'une naïveté désarmante.

J.-L. B. — Pour en revenir à Gurdjieff, il me semble que le mépris qu'il affiche pour l'homme-machine ne suffit pas à établir sa responsabilité dans l'aventure hitlérienne. Tout ce que nous savons, c'est que Gurdjieff rencontre Haushofer au Thibet au cours des années 1905, 1906, 1907 et 1908 et que Haushofer devait devenir le fondateur du groupe Thulé et l'un des idéologues du national-socialisme allemand. C'est assez mince.

J. B. — Haushofer, fondateur de la Géopolitique, fut avant tout un scientifique. Dans l'enseignement de Gurdjieff, il vit un moyen de (manier) des hommes comme Hitler, Himmler, Goebbels, (qu'on trouve dans le groupe Thulé en 1928).

J.-L. B. — En d'autres termes, Haushofer se serait simplement servi de Gurdjieff. Cela n'innocente-t-il pas en partie celui-ci ?

J. B. — Gurdjieff n'en a pas moins joué un rôle de premier plan dans la formation et la direction du groupe. Il était, ou prétendait être alors le chaînon entre le groupe et Shamballah, la source de la main gauche, la source de la puissance matérielle, selon la tradition ésotérique des Dzyan. Lorsque les membres du groupe correspondaient avec Shamballah, avec le « Roi de la Peur » qui règne sur cette ville, c'est en réalité avec Gurdjieff qu'ils se mettaient en relation.

J.-L. B. — Gurdjieff qui se trouvait alors à Fontainebleau-Avon ?

J. B. — Oui. Et qui de loin dirigeait le groupe. Il existe d'ailleurs des rapports de police sur l'existence d'un poste émetteur au Prieuré d'Avon.

J.-L. B. — Peut-on en prendre connaissance ?

J. B. — Non.

J.-L. B. — Comment expliquer que Gurdjieff n'ait pas été inquiété par le Gouvernement français, à supposer qu'il se soit réellement livré à une telle activité ?

J. B. — Aucun agent nazi ne fut jamais inquiété par la III^e République.

J.-L. B. — Il existe, selon les Dzyan, une autre source de puissance, celle de la main droite, Agharti. Prétendez-vous que ce fût Gurdjieff qui ait orienté le choix de Haushofer vers l'autre source, celle de la violence ?

J. B. — Je ne le pense pas. Si on en juge par le témoignage de son fils, Haushofer a choisi librement.

J.-L. B. — Pauwels mentionne dans son livre l'existence d'une importante colonie thibétaine à Berlin. Que pouvez-vous nous en apprendre ?

J. B. — Cette colonie avait été rassemblée par le chef du mouvement de l'Inde libre, Chandra Bose. Plus tard, elle eut pour porte-parole auprès du gouvernement de Hitler Erik-Edward Dutt, que j'ai bien connu. Erik-Edward Dutt fut en rapport avec Gurdjieff à son retour des Indes en 1938. Il avait certainement des connaissances plus sérieuses que celles de Gurdjieff. Je ne doute pas en effet qu'il ait rencontré aux Indes les Néf Inconnus qui en sont les véritables maîtres spirituels. Haushofer fut en relations constantes avec cette colonie.

J.-L. B. — Je m'explique mal dans ces conditions le rôle de Gurdjieff. En quoi était-il indispensable à Haushofer d'en passer par Gurdjieff, alors qu'il y avait Bose, plus tard Dutt et, de toute façon, la colonie thibétaine ?

J. B. — On peut, en effet, se le demander. Haushofer lui-même, Oberth (l'inventeur des V 2), Himmler avaient une énorme estime pour Gurdjieff.

J.-L. B. — Vous m'avez dit que vous n'aviez eu connaissance de l'existence du groupe Thulé qu'en 1947. Estimez-vous qu'avant cette date il y aurait eu danger à révéler son existence ? Dans l'affirmative, ce danger a-t-il complètement disparu aujourd'hui ?

J. B. — Cette révélation a déjà été faite trente-six fois, notamment par Gerard Kniper (« Popular Astronomy », 1946), Willy Ley et d'autres, sans compter Jung (« Lettres Françaises », 1946).

J.-L. B. — Si vous déniez tout pouvoir à Gurdjieff, dont vous affirmez pourtant qu'il influençait, voire qu'il dirigeait la conduite des principaux chefs nazis, faut-il en conclure qu'un fait comme la prédiction par Hitler de la mort de Roosevelt n'a pour vous qu'une valeur de coïncidence ?

J. B. — Ce n'est en effet rien d'autre qu'une coïncidence. D'ailleurs, nombre d'autres « prédictions » de ce genre ont conduit à des catastrophes militaires. Je veux simplement dire que Hitler était persuadé d'être en rapport avec des forces occultes qui le rendaient invulnérable.

J.-L. B. — Et c'est Gurdjieff qui l'en aurait persuadé ?

J. B. — Sans aucun doute. Dans ses « Mémoires », Goebbels raconte que, pendant une longue période, il fut effrayé de la façon dont Hitler dirigeait les affaires à coup d'oracles et de prédictions. Il y a aussi le cas de Hess, qui devint (fou) au cours d'une cérémonie dans un groupe thibétain des environs de Berlin en 1940 et qui s'enfuit d'Allemagne. On sait encore que le groupe Thulé célébrait un culte. Pendant une de ces manifestations au Mont Brocken, l'officiant fut tué par un éclair. Himmler n'était qu'à quelques pas de lui. Il serait intéressant d'ailleurs de savoir à quelle divinité s'adressait ce culte, comme il le serait d'apprendre pourquoi les hitlériens s'acharnèrent sur les Bohémiens, sur les Gitans si vous préférez, qu'ils exterminèrent en masse. C'était une des conditions du pacte conclu par le groupe Thulé avec les sour-

ces de la puissance matérielle, mais on ne peut arriver à en comprendre la raison.

J.-L. B. — J'ai l'impression que nous nous éloignons beaucoup de Gurdjieff. Même en admettant que cet homme fût diabolique et en lui prêtant des pouvoirs occultes, que vous lui contestez pourtant, on ne saurait expliquer, me semble-t-il, qu'il fût à la fois le Maître du Prieuré d'Avon et de la rue du Colonel-Renard, en même temps que le fondateur d'un culte secret et l'éminence grise de l'hitlérisme.

J. B. — On sait du moins qu'Hitler consultait fréquemment (son oracle.) On sait qu'au lendemain de la chute de Paris, il eut à Fontainebleau une entrevue avec lui. Tout porte à croire que cet oracle n'était autre que Gurdjieff. Gurdjieff n'est d'ailleurs nullement inquiété sous l'occupation et il est alors en excellents termes avec Jerebrov, le führer des Russes blancs de Paris. J'ai déjà dit que c'est Gurdjieff qui aurait conseillé à Haushofer le choix de (la svastika) inversée comme symbole de son groupe. Ajoutez que Gurdjieff reçoit d'importantes sommes du gouvernement allemand, disons, à partir de 1933.

J.-L. B. — Vous employez l'expression « tout porte à croire ». Existe-t-il des preuves tangibles de ces rapports étroits que Gurdjieff aurait entretenus avec les dirigeants du III^e Reich?

J. B. — Il n'existe pas de preuves à proprement parler. Il est bien évident que, lors de l'en-

GURDJIEFF

trevue d'Hitler et de (son oracle) à Fontainebleau, je n'étais pas dissimulé dans la pièce! Il existe par contre un certain nombre d'indices que l'on peut relever dans des mémoires, des témoignages très divers, des travaux d'ensemble sur l'histoire contemporaine. Ces indices forment une piste. Pour qui est habitué à suivre ce genre de pistes, celle-ci, dans le cas qui nous occupe, ne peut mener qu'à Gurdjieff.

J.-L. B. — Pouvez-vous au moins nous préciser où se trouvent ces indices?

J. B. — On peut se référer à Trevor Roper : « Les Derniers Jours de Hitler », General Koppel : « Le Dernier Mois », Kurt Krueger : « I was Hitler Doctor », ainsi qu'à « The Rise and Fall of Herman Goering » de Willi Frischauer et à « Venture with Ideas » de Kenneth Walker. « Les 7 hommes de Spandau » de Jack Fishman contiennent des observations de Hess qui confirment une partie de ce que je vous ai dit.

J.-L. B. — Une dernière question. Au cours de vos recherches, l'idée ne vous est-elle jamais venue que Gurdjieff n'avait pu être qu'un instrument, une « machine » pour reprendre son expression, et que tous les indices qui semblent, d'après vous, devoir accabler Gurdjieff, auraient pu être volontairement placés sur notre chemin pour détourner notre attention de quelqu'un d'autre?

J. B. — Je ne le pense pas. La philosophie de Gurdjieff et celle de Hitler sont trop voisines.

INTERVIEW

de LOUIS PAUWELS

Jean-Louis BEDOUIN. — Le témoignage de M. J. Bergier vous semble-t-il de nature à modifier votre opinion sur Gurdjieff?

Louis PAUWELS. — Non. J'ai toujours eu l'impression qu'il existait au sein de l'entreprise Gurdjieff une volonté de puissance qui ne se limitait pas au monde spirituel. Je suis persuadé d'ailleurs que toutes les sociétés ésotériques, dans la mesure où elles sont réparables — c'est-à-dire dans la mesure où, en se faisant connaître, elles trahissent partiellement la vocation du secret — ont nécessairement partie liée avec la politique et la police, ce qui est la même chose. Les plus brillants intellectuels des groupes de Gurdjieff tenaient dans une certaine (considération la pensée fasciste). Chez Gurdjieff, il y avait en effet impossibilité de vivre, si on ne passait du côté de la surhumanité. La quête du surhomme chez les fascistes était caricaturale, mais elle était. Le fascisme était une image déformée des implications sociales de la pensée des groupes, mais c'était une image. Ce qui découle du témoignage de Bergier me semble donc logique dans l'ordre spirituel. Dans l'ordre des faits, je ne sais pas. C'est tout au moins ce dont je me rends compte aujourd'hui.

J.-L. B. — On n'a pas manqué de faire remarquer que vous n'aviez pas connu personnellement Gurdjieff. Est-il exact, comme le prétend Pierre Lazareff, que vous ne l'ayiez jamais rencontré? Pourquoi ne pas vous en être expliqué dans votre livre?

L. P. — Mon propos n'était pas de faire un portrait de Gurdjieff, mais de décrire les réactions que produit son enseignement sur ses disciples. J'ai vu Gurdjieff deux fois, salle Pleyel, au cours des séances de mouvements. Je n'ai jamais eu d'entretien avec lui. J'avoue ne pas avoir pensé, en écrivant mon livre, qu'on pourrait me faire cette objection. Aurais-je connu Gurdjieff que je n'aurais rien dit d'autre. C'était un homme qui ne pouvait se livrer et qui échappait à l'analyse. Ses dernières années, les seules où j'aurais pu le connaître, furent d'ailleurs, de l'avis même d'Ouspensky, la caricature de ce qu'il avait été dans sa jeunesse.

J.-L. B. — Que pensez-vous de l'article qu'André Rousseaux vient de consacrer à « Monsieur Gurdjieff » dans le « Figaro Littéraire »?

L. P. — Une seule chose : qu'il a cru nécessaire de lui consacrer un feuilleton. C'est excellent pour les lecteurs du « Figaro Littéraire ». Cela les aura changés de Péguy ou de Bernanos. Quant à M. Rousseaux, il peut feindre de me prendre en flagrant délit de mensonge. C'est sans importance. On le prend bien de temps à autre en flagrant délit d'usurpation de la fonction de critique.

J.-L. B. — A propos des disciples de Gurdjieff, François Mauriac écrit dans le « Figaro » qu'il y a de quoi « rêver sombrement » au fait que « le démon ait survécu à Dieu dans la pensée de quelques notoires contemporains ». Cette image d'un Gurdjieff démoniaque vous paraît-elle justifiée?

L. P. — Dans l'optique de Mauriac, oui. Que Gurdjieff puisse à ses yeux figurer d'une manière positive le Diable est une aide précieuse pour les chrétiens qui manquent de vrais diables. En ce sens, Gurdjieff représente le scandale nécessaire. En ce qui concerne les « sans-logis de l'esprit », je crois qu'ils sont nombreux, à l'intérieur même de l'Eglise, dont Mauriac ouvre cependant toutes grandes les portes aux brebis errantes. Je viens de lire le journal d'un étudiant soviétique. A dix-sept ans, les étudiants d'U.R.S.S. doivent s'inscrire au Parti, à moins de fournir une raison valable de ne pas le faire. La seule admise est : « Je ne suis pas mûr. » C'est avec la même ambiguïté que je fais à Mauriac cette réponse. Je ne crois pas d'ailleurs être jamais mûr. Je crois à la fin prochaine de l'Eglise.

J.-L. B. — Selon vous, l'influence de Gurdjieff sur la pensée contemporaine peut-elle réellement inquiéter l'Eglise?

L. P. — Oui, pour une raison. La question religieuse formulée à l'intérieur des groupes recevait un commencement de réponse farouche, tragique, sanglant. En dépit de ce que disent les chrétiens, les réponses de l'Eglise sont léni-fiantes, apaisantes, confortables. Gurdjieff rendait à la question religieuse sa vraie couleur. Par rapport à la chrétienté, Gurdjieff était un mâle. Un mâle très capable de séduire beaucoup de brebis déçues. On comprend d'ailleurs que l'odeur d'un mâle terrifie des gens qui ont inventé l'« odeur de sainteté ». Gurdjieff se situe dans le péché d'orgueil. Quant à moi, je ne pense pas

que l'orgueil soit un péché. Gurdjieff ne permet certes pas de vivre. L'Eglise, oul. Reste à savoir s'il nous intéresse de vivre dans ces conditions.

J.-L. B. — Que pensez-vous des réactions suscitées par la publication de « Monsieur Gurdjieff » ?

L. P. — Je suis étonné de la très large audience que reçoit ce livre. La réaction la plus importante à mes yeux est celle de certains disciples de Gurdjieff. Ceux-ci mènent une véritable campagne contre l'ouvrage. Ils se rendent chez les libraires pour les dissuader de le vendre, le présentent comme une entreprise de diffamation et laissent entendre qu'un procès aura lieu. Ils

ont également adressé des lettres ouvertes à de nombreux journaux, à des revues, « Arts » et la « N.N.R.F. » en particulier. Il me semble pourtant n'avoir en rien trahi l'entreprise de Gurdjieff sinon en en parlant. C'est probablement tout ce qui atteint ces zélés défenseurs de Gurdjieff : la perte des avantages qu'offrait pour eux un semblant de secret, en premier lieu la perte de prestige par laquelle cela se traduit. Quelques disciples prétendent aussi qu'il y a deux Gurdjieff et que je me suis trompé. Il y eut bien en effet au Thibet (un lama) Dorzjeff, mais, au témoignage d'agents de l'Intelligence Service qui l'ont approché et qui ont ensuite rencontré Gurdjieff, les deux hommes ne font qu'un. ←

Un étrange courrier du cœur

Grâce aux Editions du Seuil et à Louis Pauwels, une révolution vient d'être accomplie dans le domaine de la publicité littéraire : le courrier personnel adressé à un auteur et concernant des tiers est devenu un moyen d'orner les vitrines des libraires.

Ce procédé commode permet de faire accuser ou injurier publiquement n'importe qui sans laisser à la victime la moindre possibilité de se défendre; le droit de réponse n'étant pas admis en ce cas, il faut intenter un procès en diffamation ou bien provoquer un scandale quelconque qui accroît encore la portée de l'insulte et contribue au lancement du livre.

Ces méthodes semblent s'inspirer de celles qu'appliquent, dans les pharmacies, les inventeurs de lotions capillaires qui montrent des lettres de clients satisfaits et des photographies de crânes couronnés de poils neufs; « Monsieur Gurdjieff » se vendra bien. Demain, quelque romancier publiera des confidences d'alcôve et rien ne l'empêchera d'étaler, autour de son ouvrage, de la lingerie et des billets tachés de fard, afin de prouver aux passants l'authenticité des faits. La semaine dernière, la librairie « La Hune » a présenté ainsi le livre récent de Pauwels et, sur un plateau, des lettres de Jean Paulhan dont l'une me concernait.

Voici ce texte :

Mon cher ami, il y a là-dessus un très beau mot des Upanishads : « Ne vous attardez pas là où vous avez trouvé. » Et un fait non moins évident : c'est que ceux qui s'attardent finissent toujours par tricher — que ce soit Gurdjieff ou Alleau ou le plus misérable petit médium de quartier (et comment trichent-ils, c'est toute la question — à partir de quoi l'espoir, somme toute, reste intact).

Etes-vous remis de cette fièvre? Très amicalement à tous deux.

Jean PAULHAN.

Et merci de cet après-midi en forêt.

**

On remarquera que cette lettre est citée page 127 dans « Monsieur Gurdjieff ». Toutefois, Louis Pauwels a jugé nécessaire d'omettre mon nom qui, on le sait, figure dans la dédicace de l'ouvrage.

Après cet incident, mes amis m'ont fait l'honneur de s'indigner et de condamner ces procédés et cette attaque. Je désire les remercier plutôt que me justifier publiquement.

La rhétorique n'est pas mon fort et je ne veux engager aucune polémique avec personne.

Nul n'ignore que je n'ai pas la prétention d'avoir des disciples ni le talent d'exercer la voyance. Après des années de silence et de recherches, j'ai cru que mon devoir m'imposait d'apporter une contribution à l'étude de la littérature et de la philosophie hermétiques.

Dans ces conditions, j'avoue ne pas comprendre quel prétexte peut justifier que l'on me compare à Gurdjieff ou à un cartomancien de quartier; mais je discerne, par contre, fort bien comment, en déformant les faits, on porte atteinte, par la confusion ainsi provoquée, à des idées et à des valeurs traditionnelles que je m'attarde à défendre contre ceux qui, commercialement, les exploitent.

Le pire demeure, sans doute, que ni Pauwels ni Paulhan n'ont voulu consciemment cela. Il reste à se demander dans quelle mesure ils ont servi l'un et l'autre d'instruments à une manœuvre dont ils auraient dû, pourtant, deviner l'origine et redouter les conséquences.

René ALLEAU.

La rédaction de MÉDIUM s'associe toute entière à cette protestation.